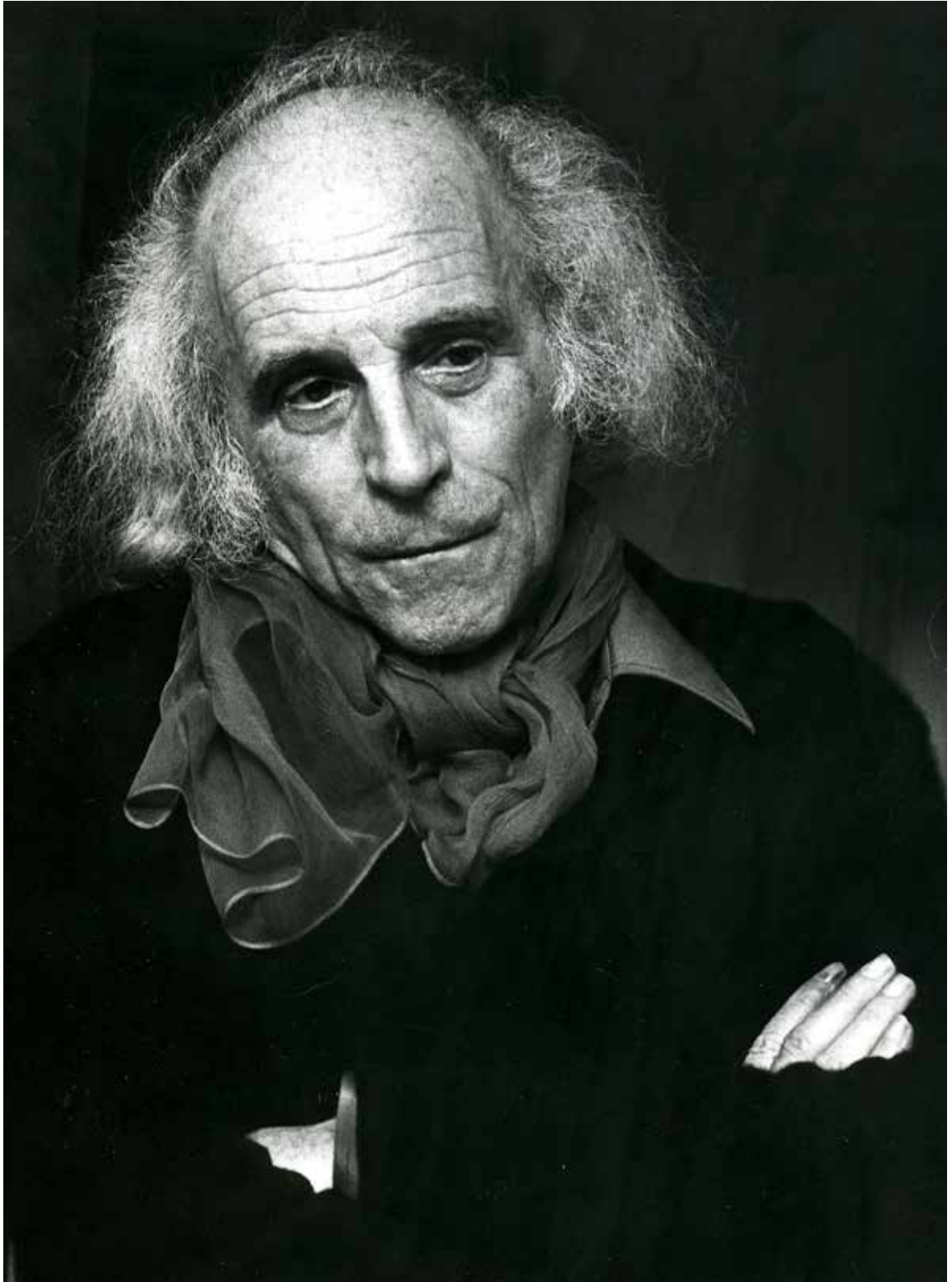
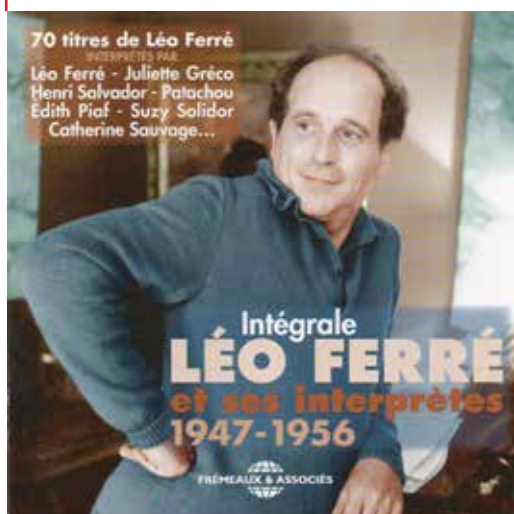


Les Copains d'la neuville



L'ACTUALITÉ DE LÉO FERRÉ

Automne 2014/Hiver 2015 – N°28 – 3 €



Intégrale Léo Ferré et ses interprètes 1947-1956

L'entrée en chansons de Léo Ferré ne peut être séparée de la rencontre avec les interprètes qui l'ont chanté et qui, avant lui, souvent, ont « créé » ses chansons.

En 2013, Barclay (CLN n° 25) avait donné un double CD des interprètes des années 1948-1963. Frémeaux & Associés précisent l'Histoire dans un coffret trois CD unissant les premiers disques de Ferré à ses premiers interprètes : d'un côté, deux CD présentent les quatre 33-tours 25-cm de Ferré et d'autres titres issus de 78-tours (47 titres), d'un autre,

un CD présente quelques interprètes (23 titres) : une *Intégrale Léo Ferré et ses interprètes 1947-1956* établie sous la direction d'Olivier Julien à qui l'on doit, chez Frémeaux, des coffrets consacrés à Boris Vian, Serge Gainsbourg et Claude Nougaro.

Comme le double CD Barclay, ce coffret n'offre qu'une infime partie des titres interprétés – il faudrait pour cette période quelques dizaines de CD. Il donne chronologiquement vingt-et-une interprétations, deux titres bonus et introduit l'ensemble par le quatuor féminin qui ouvrit à Ferré le bal des interprètes : Yvette Guiraud dès 1947, Suzy Solidor, Édith Piaf, Renée Lebas, toutes trois en 1948. On retrouve comme chez Barclay les interprètes de la première heure – Henri Salvador, Yves Montand, Michèle Arnaud, Les Frères Jacques, Cora Vaucaire, Catherine Sauvage, Patachou, Juliette Gréco, Jacques Douai – et, chez Frémeaux comme chez Barclay, quelques raretés : Colette Mars, *Paris-Taxis*, Henri Decker, *Les Amoureux du Havre*, Geneviève, *Amour amour*. En titres bonus, *The Heel* d'Eartha Kitt et *Les Amoureux du Havre* d'Annabel, ce dernier, inédit. Olivier Julien nous précisant, cela ne figure pas dans le livret, que ce titre a été enregistré en 1954 au cabaret de la rive droite, Le Carroll's, qu'Annabel – plus tard Annabel Buffet – décrivait comme « un club de filles... où il y avait beaucoup de garçons, Dieu merci ». Cet inédit a été confié à Olivier Julien par le photographe Luc Fournol (à l'origine de la rencontre entre Annabel et Bernard Buffet), qui le tenait lui-même d'un ami journaliste. Le Carroll's, dans lequel Annabel rencontrera Françoise Sagan avec qui elle fera le 25-cm *Françoise Sagan dit... Annabel chante... Françoise Sagan*.

Pour précision, Barclay et Frémeaux ne donnent pas des mêmes interprètes les mêmes titres, six seulement se retrouvent dans les deux éditions, Olivier Julien privilégiant les artistes ayant créé les titres, notamment sur scène.

Le plaisir est grand de saisir dans ce coffret l'immensité des premiers disques de Ferré, de passer à ses interprètes, à ses voix féminines, aux « défricheurs », de les entendre avec l'oreille d'hier et celle d'aujourd'hui, de jouer aux parallèles avec *Les Amoureux du Havre* et *L'Homme*, trois fois chantés dans ce coffret. Et écrire son propre chapitre de l'histoire de la chanson.

Il faut insister sur l'importance de l'entrée de Léo Ferré chez Frémeaux & Associés, dans cet incroyable catalogue patrimoine, ce musée de la voix parlée et musicale où se rassemblent toutes les musiques, la littérature et la philosophie, l'histoire et la science, etc. Et, sans s'attarder sur quelques coquilles et erreurs du livret, annoncer le volume deux à paraître en 2015, période 1957-1959.

Tu t'en souviens, Léo ?

Léo Ferré dans l'objectif de Pascal Lebrun

Dis-moi, Léo, c'était quand ces photos ? Tu t'en souviens ? Moi, plus très bien. Pascal Lebrun, le photographe, non plus. Il l'avait noté, mais un jour il y a eu un grand chambardement dans ses archives. Depuis, il a du mal à s'y retrouver, à dater précisément certains de ses clichés...

On dira sans se tromper que c'était un après-midi au sud de Paris, dans un hôtel. Dehors, il y avait du soleil, mais trop pour faire des photos. Comme un soleil d'été indien ou un franc soleil de début de saison. Début d'automne alors ? Plutôt début d'été. Mais en quelle année ? Pascal et moi sommes d'accord : 1979 ou 1980. Mais quel jour ? Il faudrait déranger Marie ou Mathieu, leur demander de fouiller dans tes papiers, Léo... Peut-être as-tu fait, un de ces mois de juin-là, un saut rapide à Paname ? Ou une halte dans une tournée ? Mais, le jour des photos, Marie n'était pas là... Quelle importance, au fond, cette date précise ? Ce qui compte, Léo, c'est ta rencontre avec ce photographe. Ce qui compte vraiment, ce sont ces traces magnifiques, ces portraits uniques.

Ces photos, elles n'étaient pas prévues. Elles sont le résultat d'une pure improvisation. Rappelle-toi, Léo, tu m'as dit au téléphone : « Demain, j'ai du temps l'après-midi. Si tu veux, tu peux passer à l'hôtel... » C'était pas un rendez-vous de travail, dans le genre « toi artiste-moi journaliste », avec magnétophone ou bloc-notes entre nous deux. Non, c'était juste comme ça, sans raison, c'était toi, c'était ton goût pudique de l'amitié : « On causera... » On a fixé l'heure et j'ai ajouté : « Tu sais, j'ai un ami photographe, avec qui je travaille depuis presque dix ans, qui voudrait faire des portraits de toi. Il t'a photographié en scène, mais jamais "en vrai", comme il dit. Est-ce qu'il pourrait... » Tu ne m'as pas laissé finir ma phrase : « Si c'est un ami, il est le bienvenu. » Je t'ai dit : « Merci pour lui », tu as fait comme si tu n'avais rien entendu. On a parlé du soleil et de Monaco déjà écrasée de lumière en juin. C'était donc bien en juin !

Le lendemain à l'heure dite, j'ai frappé à la porte de ta chambre, flanqué de Pascal. Tu l'as accueilli comme si c'était « un vieux copain ». Et aussitôt, toi et moi, on s'est mis à « causer », laissant Pascal à son barda qu'il a commencé à déballer. Tu as jeté un œil et tu lui as lancé, franchement rigolard : « Tu t'installes tranquille où tu veux, comme tu veux. Tu fais ce que tu veux. Nous, on a du boulot. Si on te dérange, tu nous le dis ! » Pascal s'est marré. Et on ne s'est plus occupé de lui, sauf quand on a bu un coup tous les trois. Lui, il s'est sérieusement occupé de toi... Mais, pour tout dire, tu n'y as pas fait attention. Et je pense que c'est pour cette raison que les photos sont belles, naturelles, authentiques, émouvantes : pas une seconde tu n'as posé, pas une seconde tu n'as prêté attention à ce que Pascal faisait.

Tu t'en souviens, Léo ? Pendant trois bonnes heures, on a causé de tout. De Villon et de Prévert, de Marie et de vos enfants, de ton vin et de nos amis communs, de ta sœur et de tes neveux (l'un d'eux a été mon camarade de lycée), de tes poèmes aimés et de tes compositeurs chéris, du Printemps de Bourges, des terroristes de tout poil qui secouaient alors l'Italie, de Caussimon et de Gainsbourg, de Brassens et d'un article à la con qui avait failli vous brouiller, d'un jobard qui s'était dit ton ami et qui avait écrit des saloperies sur toi, encore de Brassens et de sa maladie, et encore des amis (Catherine Ribeiro, Joan Pau Verdier, Patrick Ullmann), et toujours de musique, de musique et de musique. C'est pendant cette longue discussion que Pascal a œuvré.

Il n'a rien oublié de cet après-midi : « Je craignais de me retrouver devant un de ces "monstres sacrés" terribles et froids comme j'en ai trop croisés. En me mettant à l'aise dès notre arrivée, Léo Ferré m'a fait un vrai cadeau. J'ai tout de suite compris que je ne constituais pas pour lui un emmerdement. Alors, j'y suis allé ! Mais en me faisant discret. J'ai vite dépassé le stade des essais (éclairage, composition du cadre, gestuelle du modèle). Je me suis concentré et j'ai guetté

toutes les expressions possibles. Je les ai attrapées, parce qu'elles ne m'étaient pas destinées, parce qu'il était "dans la vie" avec toi et pas du tout dans une séance photo. Au développement – je sais lire les négatifs comme s'ils étaient déjà des tirages – j'ai su instantanément que j'avais saisi le plus profond de Léo Ferré. Des années après, j'en suis encore épaté et touché. Merci, Monsieur Ferré. »

Ce Ferré « révélé », Léo, Pascal l'a gardé pour lui pendant des décennies, comme promis. « Photos privées », avions-nous dit. Il ne les a pas publiées, pas monnayées (à une exception près : deux photos de la série ont accompagné une triste interview qu'il vaut mieux oublier).

Ce n'est qu'en 2013, Léo, quand j'ai édité ton livre *Le désordre, c'est l'ordre moins le pouvoir*¹ que j'ai choisi une des photos pour la couverture de l'ouvrage. Et je les ai données à Marie. Avec son accord, elles sont maintenant publiques. Elles peuvent circuler. Circulez, y a Ferré à voir !

J'ai un seul regret, Léo : on a été tellement discrets, Pascal et moi, que ces photos, on ne te les a jamais montrées !

Je t'aime, Léo. Salut !

Jean-Paul Liégeois

[Éditorial... Plutôt l'histoire des photographies de Pascal Lebrun qui illustrent ce numéro. Des photos en couvertures mais aussi aux pages 2,]

¹. Léo Ferré *Le désordre, c'est l'ordre moins le pouvoir / Mots d'amour et autres provocations* (le cherche midi, 2013), édition établie par Jean-Paul Liégeois.

Éditorial

Page 1 – *Tu t'en souviens, Léo ?* – Jean-Paul Liégeois

Recherches et études

Page 4 – *La tournée canadienne de 1963* – Jacques Layani

Page 7 – *Musique à Monaco (suite) : La Chanson du Mal-Aimé* par Agnès Capri et Joseph

Kosma – Erwan Le Gueut

Page 10 – *25 juin 1976* – Colette Brogniart

Page 11 – *16 décembre 1976* – *Nice-Matin*

Cette chanson

Page 12 – *Les Souvenirs* – Philippe Forest

Entretien

Page 16 – *Entre la mer et le spectacle...* Entretien avec Christiane Courvoisier

Variation

Page 19 – *Les Temps difficiles* 2014 – Bernard Joyet

Livres et revues

Page 20 – *Ferré e gli altri – Alma matrix – J'ai rencontré la poésie – Typo pour Léo ! – Quand Ferré sortait son Chien*

Télévision

Page 24 – *Léo Ferré Les raisins et la colère*

Pages 2 et 3 de couverture : CD : *Intégrale Léo Ferré et ses interprètes 1947-1956* +
Portfolio : *D'une fureur l'autre* – José Correa

Nos remerciements pour leur contribution à Pascal Lebrun, Jean-Paul Liégeois, Jacques Layani, Erwan Le Gueut, Alain Fournier, Patrick Dalmasso, Colette Brogniart, Philippe Forest, Bernard Joyet, Jean Guichard.

Les copains d'la neuille est publié grâce au soutien de **La mémoire et la mer**,

1, avenue Henri-Dunant, 98000 Monaco – Tél. : 00 377 92 16 75 30

ISSN : 1771 – 0871

Directeur de publication : **François André**

Comité de rédaction : **François André, Claude Braun, Jacques Layani**

Lettrage du titre : **Charles Szymkowicz**

Maquette et mise en page : **Rinaldo Maria Chiesa** dit **Rinaz**

Abonnement : 15 € pour 5 numéros

À : **François André, 111, Clos des Libellules, 73290 La Motte Servolex**

Anciens numéros : 3 € le numéro, 6 € le n° 26, 82 € les 27 premiers numéros – inclus le CD du n° 7

Courriel : francoisandre2@club-internet.fr

Page Internet : www.lescopainsdlaneuille.hautetfort.com

Sans oublier : www.leo-ferre.com

La tournée canadienne de 1963

Universel dans sa solitude, Léo Ferré nous a légué un chant ouvert à tous nos possibles.

Yvan Giguère, *Québec-hebdo* du 13 juillet 2013

Dans *Photo Vedettes* du 5 février 1966, Jacques Tardif écrit : « Un profil d'épervier, une démarche lourde, un costume sinistre, un rire sardonique qui nous glace jusqu'à la moelle des os, voilà Léo Ferré, poète engagé et musicien moderne. Plus qu'aucun autre, il représente la lucidité, cette lucidité amère qui est le propre de ceux qui n'ont jamais accepté de se fermer les yeux ou de se boucher les oreilles. C'est pourquoi, dès qu'il ouvre la bouche, on se sent concerné directement, brutalement. Depuis vingt ans qu'il chante, il n'a jamais cessé de s'élever contre l'injustice sociale et même divine. La musique est pour lui un besoin sensuel et spirituel ; elle est inscrite dans sa chair et dans son âme. Et c'est cette chair et cette âme que je vais maintenant avoir le plaisir de vous révéler, sous le signe de l'amitié ».

Ce « chapeau » d'article se rapporte au deuxième voyage de l'artiste au Canada, mais auparavant, il s'y était rendu une première fois.

En novembre et décembre 1963, Léo Ferré effectue en effet une tournée au Canada. Il est annoncé dans la presse deux mois auparavant, par une photographie ainsi légendée : « Léo Ferré se fera ENFIN applaudir en personne par le public du Québec, à la Comédie canadienne, du 21 au 30 novembre ».¹ Les capitales employées pour l'adverbe « enfin » disent l'impatience avec laquelle il est attendu. Cela n'est rien, un encart contemporain du récital ira plus loin encore : « Le bouleversant chanteur-poète. Léo Ferré c'est le talent de notre siècle, violent, passionné, hurlant à l'injustice, à l'amour dérouté, aux scandales mal cachés. Un récital qui fera époque. Du 21 au 30 novembre, matinée dimanche 24 novembre, à la Comédie canadienne ».² On mesure le compliment : « Le talent de notre siècle ».

Du jeudi 21 au samedi 30 novembre, donc, Léo Ferré chante à la Comédie canadienne de Montréal. Les lundi 2 et mardi 3 décembre, il se produit au théâtre Capitot de Québec. L'organisateur est la Canadian concerts & artists Inc., à Montréal.

On lui avait déjà fait, quelques années auparavant, précisément en avril 1955, une proposition de tournée qu'il avait dû refuser parce qu'il ne pouvait emmener ses chiens. Cette fois, c'est possible puisque, malheureusement, ses saint-bernards sont morts quelques années plus tôt. Depuis février-mars de cette année, Léo Ferré a quitté Paris, il habite le château de Perdrigal, dans le Lot. La femelle chimpanzé qu'il a adoptée en 1961, Pépée, est restée à la campagne. Son ami, le photographe belge Hubert Grooteclaes, l'accompagne fidèlement lors de cette première traversée vers l'Ouest. Léo Ferré parlera longtemps plus tard « du soleil descendant / Vers l'Ouest toujours à l'Ouest western de carton-pâte ».³ Il avait noté : « Le soleil fait la course avec le paysage ».⁴ Le soleil qu'il avait auparavant désigné d'un simple démonstratif mi méprisant, mi canaille : « Ça s'lève à l'est tous les matins »⁵ et, un peu après, célébré avec les mots de Baudelaire : « Et s'introduit en roi, sans bruit et sans valets, / Dans tous les hôpitaux et dans tous les palais ».⁶ Soleil baudelairien déjà chanté autrefois : « Le soleil s'est noyé dans son

¹ *Télé-Radio Monde* du 21 septembre 1963.

² *Télé-Radio Monde* du 23 novembre 1963.

³ *Les Amants tristes*.

⁴ *Psaume 151*.

⁵ *Ça s'lève à l'est*.

⁶ *Le Soleil*.

sang qui se fige »¹ et peint musicalement avec Verlaine et ses *Soleils couchants*, avec Bérимont et son *Soleil* qui « coule [s]on lingot ». Il dira un jour : « Le soleil, quand ça se lève, ça ne fait même pas de bruit en descendant de son lit, ça ne va pas à son bureau, ni traîner faubourg Saint-Honoré et quand ça y traîne, dans le faubourg, tout le monde s'en rengorge. Tu parles ! Ni rien de ces choses banales que les hommes font, qu'ils soient de la haute ou qu'ils croupissent dans le syndicat. Le soleil, quand ça se lève, ça fait drôlement chier les gens qui se couchent tôt le matin. Quant à ceux qui se lèvent, ils portent leur soleil avec eux, dans leur transistor. Le chien dort sous ma machine à écrire. Son soleil, c'est moi. Son soleil ne se couche jamais... Alors il ne dort que d'un œil. C'est pour ça que les loups crient à la lune. Ils se trompent de jour ».² Et puis il lui réglera son compte, à ce soleil qui, quelque jour, nous préviendra : « “Vous savez, mes chers amis, demain matin, je me lève à l'ouest parce que l'ouest, c'est comme l'est et où irai-je, je vous le donne en dix mille, en cent mille, je m'éteindrai. Je m'éclairerai à vous”. Ce jour-là, le soleil, il sera devenu beaucoup moins con ».³ Dans une interview au cours de laquelle il veut signifier l'évidence, il ne trouve qu'une image : « Le soleil, c'est le soleil, on ne peut pas dire que c'est une lampe au néon ». Le soleil est très présent dans son œuvre et l'on ne peut relever toutes les occurrences.⁴ Il n'empêche, ce jour de 1963, il fait la course avec lui, il va plus vite que lui. À l'aller, « la lumière du Monsignor »⁵ chauffe la queue de l'appareil, au retour, elle éclairera son nez, lorsque l'artiste reviendra vers « la vieille Europe ».⁶

On le sait, le poète n'aime pas l'avion. Coiffé d'une toque sombre, vêtu d'un manteau porté sur un gros pull-over à col, lui-même passé sur un autre, à col roulé, il est assis contre un hublot carré aux angles arrondis. Le rideau pare-soleil de tissu rêche, à rayures horizontales de largeur variable, est repoussé. Il regarde, ne sourit pas, il n'a pas l'air mécontent, seulement songeur, inquiet. On voit son profil droit et, en amorce, l'œil gauche.

Il n'est pas tranquille, c'est le moins que l'on puisse dire. L'océan, au-dessous, est sans fin. Il écrit sa peur ou plutôt, il l'écrira deux ans plus tard, dans un texte inachevé intitulé *L'Atlantique* :

*Le temps de s'farcir l'Atlantique
Et de foutre sa trouille en musique*

(...)

*Voilà déjà deux ans survol du Labrador
Et puis des lèvres rouges et du bleu dans l' décor
Ces couleurs Canada sais-tu bien c' que ça fait
Ça fait du vieux Québec la banlière des Français*

En se souvenant de cette ville qui l'accueille, Montréal, il notera :

*Montréal me voilà j'arriv' de par là-haut
Tel que vous m'voyez là je descends d'un oiseau
Je m' suis farci la mer l'Atlantique' vu de haut
La prochain' fois ma mèr' je prendrai le bateau*

¹. *Harmonie du soir*.

². *Et... basta !*

³. *La Solitude*, version scénique croisée avec *L'Invitation au voyage* de Baudelaire et avec de grands passages narratifs.

⁴. Lire « De la vie au soleil », sur le blog *Léo Ferré, études et propos* : <http://leoferre.hautetfort.com/archive/2007/04/30/de-la-vie-au-soleil.html>

⁵. *Les Chants de la fureur*, chant I, « Guesclin ».

⁶. *Visa pour l'Amérique*.

Montréal c'est pour toi que j'ai laissé Pépée

*Les contrats c'est comm' ça faudrait jamais signer
Et sur ce je suis seul dans cett' ville inconnue*

Descendu à l'hôtel Windsor, 1170, rue Peel, il accorde un entretien à *Échos Vedettes* du 30 novembre 1963. Le journal lui consacre, sous la signature d'Éliane Catela, une grande page illustrée de deux photographies. Le titre, imprimé en grandes capitales blanches non accentuées, sur fond noir, annonce : « L'amour de son singe a presque empêché Ferré de venir chanter ici !! » (les deux points d'exclamation, cette monstruosité typographique, sont d'origine). À la question : « Vous aimez voyager ? », il répond : « Pas du tout. Au fond, je n'ai jamais envie de partir, je n'aime pas me déplacer. Ma femme me dit toujours que je reste dans mon trou. Mais au fond, elle est comme moi, vous savez, dès qu'elle est partie, elle a envie du trou à nouveau ». Voilà qui est limpide. L'auteur de l'article lui dit : « Vous savez que vous êtes attendu vraiment ici ? D'ailleurs vous ne soupçonnez pas le nombre de jeunes qui chantent de vos chansons et qui essaient de les faire connaître à un certain public. Un public qui au fond a bien des excuses, puisque vous employez beaucoup d'argot. C'est une seconde langue pour eux, exactement comme si vous écoutiez une chanson en *joual* (petite explication du *joual* à Léo Ferré que ça a l'air d'intéresser énormément) ». Elle poursuit : « Tenez, beaucoup de mes élèves viennent avec vos chansons et se font expliquer chaque expression, avec ce préjugé que, du moment que c'est vous l'auteur, ça doit forcément être bon. Si, si ».

Il passe à la radio, au cours de l'émission de Canal 10, *Cocktail musical*, qu'anime Roger Gosselin et qui accueille tous les grands artistes de passage.

Un encart, dans le journal déjà évoqué, précise « Léo Ferré en personne à la Comédie canadienne ». On apprend encore que le fauteuil coûte moins cher en matinée (de un dollar et demi à quatre dollars) qu'en soirée (de deux à cinq dollars). Les billets sont en vente au théâtre et chez l'organisateur, mais aussi, c'est alors la règle en France ou ailleurs, en ces temps où le téléphone n'est pas courant et où la réservation électronique n'existe évidemment pas, en différents endroits de la ville : chez Ed. Archambault Inc., chez « Elles » boutique Inc., au salon de l'horlogerie, chez le bijoutier Charlebois, chez Fortin Télévision et à la librairie Ducharme.

« Léo Ferré en personne », l'expression est plaisante. S'agit-il de la francisation d'une tournure anglaise (*himself*) ? Plus tôt, avait été évoqué, on l'a vu, un récital « qui fera époque », pour « qui fera date ». Au même moment, Trenet, lui aussi « en personne », chante au cabaret le Faisan bleu. Du 2 au 8 décembre, sont annoncés les Compagnons de la Chanson, à la Comédie canadienne également. À l'Égrégore, on joue Ionesco, *Le roi se meurt*, et, au Théâtre National, *L'Auberge des morts subites*, un texte de Félix Leclerc. Au cinéma Saint-Denis, passe le film de Clouzot, *La Vérité*, avec Brigitte Bardot.

La couverture du programme du spectacle de Ferré (vingt pages au format 21 x 28 cm), sorti des presses de l'imprimerie Jacques-Cartier Inc., s'orne d'un très beau dessin non signé, dont le graphisme, résolument moderne en 1963, est expressif et plein de mouvement. Les nombreuses photographies – beaucoup n'ont jamais été vues qu'à cet endroit – qui parsèment la brochure ne sont pas signées non plus : elles sont de Grootelae et, pour l'une d'entre elles, d'André Gornet. À l'intérieur, on vante les « quatre superbes enregistrements longs-jeux » alors disponibles au Québec, sous la marque Barclay. « Long-jeu » est évidemment la traduction littérale de *long playing*, ce sont des 33-tours, bien sûr. Le texte de présentation est de Paul Guimard, il s'agit de celui qu'il avait écrit pour le spectacle de l'Alhambra, à Paris, deux ans plus tôt. Un questionnaire non signé est proposé, intitulé *Léo Ferré en quinze questions*. Il est suivi d'une chronologie s'étendant de 1916 à 1962, partiellement erronée. L'artiste chante son répertoire Barclay du moment, ainsi que quelques œuvres du catalogue Odéon, mais rien de celui du Chant du Monde. On remarque un inédit, *L'Âge d'or*, qui ne sera enregistré qu'en 1966 (au vrai, une version antérieure l'avait été chez Barclay, qu'il refusa, et qui ne sera disponible au disque qu'en 2013). Comme toujours à l'époque, la mise en scène et les lumières sont faites

par son épouse, qui porte un costume de scène exécuté par Lola Prussac (sans doute pour son apparition dans *La Gueuse*, comme cela avait été le cas à Paris). Le programme reproduit encore le célèbre texte d'Aragon, *Léo Ferré et la mise en chanson*, et son pendant, de Léo Ferré lui-même, *Aragon et la composition musicale*, connus en France depuis 1961. Sous le titre générique *Deux chansons-type de Léo Ferré* sont proposés les textes *Les Chéris* et *Les Femmes*, ce qui donne un aperçu du regard qu'on pouvait alors porter sur le poète : les chevaux et les femmes sont vécus comme partie prenante de son univers. Ironie du sort, une des inévitables pages de publicité a été achetée par Le Canadien Pacifique, « la compagnie de transport la plus complète du monde », qui affrète entre autres des avions. « L'accroche » publicitaire tient en une question : « Où dans le monde voulez-vous aller ? ».

Traverser l'océan lui deviendra presque coutumier, puisque Léo Ferré retournera de nombreuses fois au Canada, en janvier 1966, en janvier-février 1970, en janvier 1972, en septembre 1972, en mars 1974, en mars 1986 (où il dirige l'orchestre métropolitain du Grand-Montréal pour *Egmont* de Beethoven et ses propres œuvres), en septembre 1990 et à l'été 1991. A-t-il pactisé avec le soleil qu'il aimait tant et semonçait régulièrement ? A-t-il eu moins peur en avion ? Ce n'est pas certain. En tout cas, il n'a jamais achevé *L'Atlantique*.

Jacques Layani

Musique à Monaco (suite)

Une suite à notre précédent numéro en trois épisodes :

La contribution d'Erwan Le Gueut, *La Chanson du Mal-Aimé* par Agnès Capri et Joseph Kosma, qui évoque, entre autre, une soirée monégasque, douze ans avant celle de 1954, avec au programme le poème d'Apollinaire mis en scène par d'autres artistes. Un connu, Joseph Kosma (1905-1969), une autre moins, Agnès Capri (1907-1976). Une contribution à double intérêt : on comprendra le premier dans les dernières lignes du propos d'Erwan Le Gueut, le deuxième pour s'arrêter sur une artiste « tout terrain » du milieu du XX^e siècle, comédienne et chanteuse, diseuse et écrivain, femme de radio et rebelle patentée qui, avec d'autres, a ouvert sur la scène les portes de la poésie et agrandi singulièrement les territoires de la chanson. Malheureusement, et cela empêche un regard comparé, il semble ne rester du passage en scène de *La Chanson du Mal-Aimé* de Kosma et Capri aucune archive sonore. À moins que – Erwan Le Gueut est en recherche – une trace radiophonique soit exhumée... Comme celle qu'a découverte, pour ses émissions de France Culture, Hélène Hazera, avec l'interprétation, en 1957, d'une chanson de Ferré par Agnès Capri, *Y a une étoile*.

Deux « réponses » à la lettre adressée en 1976 à Rainier III (CLN n° 27, pages 15 et 16), le « miracle » attendu par Ferré, avec le témoignage de Colette Brogniart sur « la symphonie interrompue » du 25 juin 1976 au stade Louis II et le « rattrapage » opéré à la salle Garnier le 16 décembre de la même année, présenté par un article de *Nice-Matin*.

La Chanson du Mal-Aimé par Agnès Capri et Joseph Kosma

Agnès Capri et Apollinaire

En juillet 1975, à l'occasion de la parution d'un curieux livre de souvenirs, *Sept épées de mélancolie*, Agnès Capri revenait sur son parcours artistique au micro de Jacques Chancel. Les auditeurs attentifs auront remarqué qu'elle évoqua entre autres la création avec sa troupe d'une adaptation de *La Chanson du Mal-Aimé* pendant la guerre, à Monte-Carlo, alors qu'elle était réfugiée en zone libre. Le poème, mis en musique pour l'occasion, faisait partie d'un grand spectacle inattendu pour l'époque et la période. Cette rencontre entre Apollinaire et Agnès Capri n'était, bien sûr, pas la première. Le poète a toujours fait partie de l'univers de la chanteuse-diseuse qui depuis ses débuts au cabaret, en février 1936, glissait toujours un texte du poète dans ses tours de chant. Dès l'ouverture du cabaret-théâtre de la rue Molière (1938), la poésie d'Apollinaire eut une place importante dans les spectacles d'Agnès Capri. À la même époque, ses amis directeurs de théâtre faisaient régulièrement appel à elle pour dire des poèmes de l'auteur, lors de galas ou de matinées poétiques. Ainsi, en mars 1940, elle participa à un *Hommage à Guillaume Apollinaire*, au théâtre des Mathurins, aux côtés de Jean Fraysse, Jean Marchat, Marcel Herrand, Robert Dhéry et Odette Joyeux. La troupe du Rideau de Paris présenta alors plusieurs poèmes inédits, des poèmes dialogués et un fragment du *Poète assassiné* qui fut dit à plusieurs voix. Dans son journal, Claude Mauriac note : « Marcel Herrand, entouré par Yolande Laffon, Odette Joyeux, Agnès Capri et quelques autres, font revivre Apollinaire, au théâtre des Mathurins, rempli de fidèles. Joie causée par *La Chanson du Mal-Aimé*, *Le Pont Mirabeau*, *La Loreley* ».¹

Après l'exode de juin 1940, et un retour clandestin en zone occupée pour faire vivre sa troupe dans son cabaret-théâtre de la rue Molière (décembre 1940-mars 1941), Agnès Capri dénoncée, interdite de cabaret, s'installe à Cannes, début août 1941. Elle ne va pas rester inactive et compte bien poursuivre son entreprise de dénicheuse de textes d'avant-garde, et de metteur en scène audacieuse. À l'arrivée des Allemands, bon nombre d'intellectuels, acteurs, actrices fuient vers Bordeaux, Limoges, Pau, puis vers la Côte d'Azur. Jacques Prévert s'installe à Saint-Paul-de-

1 . Claude Mauriac, *Le Temps immobile, tome 2 : Les Espaces imaginaires*, Paris, Grasset, 1975.

Vence à l'automne 1940, et se remet à écrire. Joseph Kosma se cache à Palavas-les-Flots depuis fin 1940, et s'attelle durant l'été 1941 à la mise en musique des tout nouveaux textes de Prévert, en particulier pour Germaine Montero et Agnès Capri. En cette fin d'été 1941, cette dernière rassemble le meilleur de son répertoire et crée un *Récital Agnès Capri* qu'elle va présenter avec succès en zone libre jusqu'en janvier 1942. Ce récital comprend une majorité de nouveaux textes de Prévert, des chansons de Max Jacob, Michel Vaucaire et d'Agnès Capri, des poèmes de Baudelaire, Jules Laforgue, Victor Hugo et Apollinaire, qu'elle dit sans musique : *Les Cloches*, *La Loreley*, et *L'Émigrant de Landor-Road*. Ces trois textes resteront toujours au répertoire de Capri.

Agnès Capri et sa compagnie dans : *Une revue d'Agnès Capri*

Janvier 1942. Après une tournée de récitals, Agnès Capri et sa manager Claude-Odet Calmon souhaitent se remettre au travail. Mais que faire ? Marcel Duhamel leur suggère alors de remonter un spectacle coupé, à l'image de ceux de la rue Molière et de le vendre aux théâtres de la Côte. Claude se chargera de l'administration et Agnès de la partie artistique. Elles se lancent donc dans un projet de revue en deux parties. Capri reprend des textes et des piécettes déjà créées rue Molière en 1939-1940, et prépare de nouvelles adaptations, de nouvelles mises en scènes. Cette revue va devenir la première version des spectacles *Zig-Zag* d'Agnès Capri. Une forme de spectacle que les critiques qualifieront à la Libération de music-hall d'avant-garde.

De la création précédente (*Les Farfelus*, décembre 1940-mars 1941), elle reprend *Les Bonnes occasions* de Georges Courteline qu'Henri Sauguet avait mis en musique (petite scène lyrico-réaliste, dit le programme), le numéro des *Duettistes barbus* créé par Fabien Loris et Yves Deniaud, le sketch d'Agnès Capri *Méphisto et Palmyre*, mis en musique par Jacques Ibert, et bien sûr, le tour de chant d'Agnès Capri.

Les nouveaux sketches et piécettes sont des mises en musique d'Alphonse Allais, de Mallarmé, Georges Neveux (qui écrit spécialement *Le Canari* pour Capri), Jean Anouilh et Agnès Capri. Les deux grandes nouveautés du spectacle sont : un ballet en quatre tableaux autour du personnage de *Toulouse-Lautrec* écrit par Agnès Capri et une mise en musique et en scène de *La Chanson du Mal-Aimé* de Guillaume Apollinaire. Les musiques de ce nouveau spectacle sont créées par Jacques Ibert, Georges Auric et Joseph Kosma, à qui incombe la responsabilité de composer celle du poème d'Apollinaire. Il se lance dans l'écriture de la partition en janvier et février 1942. En mars 1942, le spectacle est vendu à l'Opéra de Monte-Carlo. La première a lieu le samedi 25 avril, en soirée, à 21 h. Il est donné à nouveau le lendemain, en matinée, à 15 h. Après deux représentations à Monte-Carlo, la revue est montée à Nice, au palais de la Méditerranée, à l'Opéra de Toulon, à Aix-en-Provence, puis s'arrête fin mai, à l'Opéra de Marseille. La troupe trouve ensuite asile au cabaret de Marianne Michel où elle présente quelques éléments de la revue, dans une formule cabaret. Le spectacle n'est présenté en tout qu'une quinzaine de fois.

La Chanson du Mal-Aimé dans : *Une revue d'Agnès Capri*

Texte : Guillaume Apollinaire.

Musique : Joseph Kosma.

Mise en scène : Agnès Capri.

Distribution : Le Mal-Aimé (Agnès Capri), le Marin qui Chante (Georges Jongejans), le Joueur d'Orgue de Barbarie (Faraboni), l'Homme à la Houppelande (Yves Tarlet), la Femme au Caraco (Denise Raselli), la Femme au Parapluie (Mona Lena), la Femme au Coquelicot (Françoise Engel).

La mise en scène du poème d'Apollinaire arrive en milieu de seconde partie du spectacle. C'est dans un décor conçu par Christian Bérard mais finalisé par Mayo, qu'entre en scène Agnès Capri, dans le rôle du poète. Elle se tient debout derrière une simple chaise de paille,

vêtue d'une redingote bleu roi et dit « d'une voix grave et triste »¹ le texte d'Apollinaire. Elle est entourée de sept autres personnages qui se répartissent le reste du texte : *l'Aubade chantée à Létare*, la *Réponse des cosaques Zaporogues au sultan de Constantinople* et *Les Sept épées* dont chaque strophe est dite par une voix différente. Ils sont accompagnés par un orgue de barbarie. Le texte d'Apollinaire se compose de cinquante-neuf strophes, Agnès Capri et Joseph Kosma en conservent cinquante-deux, allégeant principalement le passage de la *Réponse des cosaques Zaporogues au sultan de Constantinople*. *Les Sept épées* sont conservées en intégralité. Après une vingtaine de minutes consacrées à Apollinaire, le spectacle se poursuit par deux piécettes et le tour de chant d'Agnès Capri, puis se termine par le ballet *Toulouse-Lautrec*, avec toute la troupe.

Le spectacle était sans doute un peu audacieux pour l'époque. Agnès Capri ne tenait pas particulièrement à être toujours à l'avant-garde de l'avant-garde, mais était régulièrement malgré elle, une devancière, ce qui ne simplifiait pas ses relations avec ses contemporains. Fin mai 1942, Simone Dubreuil écrit dans *Radio National*, évoquant l'accueil du public après les premières représentations : « (...) le spectacle débuta mal, à Monte-Carlo, puis à Nice, la moitié de la salle applaudissant, frénétique, l'autre hurlant à l'imbécillité, à l'ennui, au snobisme, et même à l'amoralité ». Le tout jeune Michel Déon, qui assistait lui aussi au spectacle, écrit quelque temps après, dans *Radio 45* : « Je me souviens d'un spectacle monté par elle en zone sud, peu après l'armistice, un spectacle étonnant qui tenait à la fois du music-hall, du théâtre, de l'opéra, de l'opéra comique, de la matinée poétique et du cirque. (...) Agnès Capri apparaissait tour à tour en Mal-Aimé, en Hérodiade et enfin... en Agnès Capri dans son propre tour de chant (...) ». De son côté, Sylvain Itkine, sortant d'une représentation à l'Opéra de Marseille, fait part de son enthousiasme à son ami Victor Brauner dans une lettre du 14 mai 1942 : « (...) Vu le spectacle de Capri avec une présentation de *La Chanson du Mal-Aimé*, d'Apollinaire. C'est assez conforme à mon point de vue, et cela confirme mes idées dramatiques de la poésie. Trois cent quinze vers d'Apollinaire à l'Opéra de Marseille (trois représentations) ! C'est une manière particulière mais pas absurde d'envisager l'événement (...) ».

Il y a quelque temps, j'évoquais avec mon ami Alain Fournier l'histoire de cette création. Nous nous sommes alors amusés à penser que Léo Ferré aurait pu, en cette fin avril 1942, assister au spectacle d'Agnès Capri, et que... et que... et que... Il avait alors vingt-cinq ans, résidait à Monaco et était déjà fasciné par la poésie d'Apollinaire. L'idée n'était donc pas si saugrenue. Des mois après cet échange, je reçus un coup de fil d'Alain, qui avait trouvé l'information dans un livre² consacré à Apollinaire et auquel Léo Ferré avait participé. La rencontre Apollinaire-Capri-Ferré avait donc eu lieu ! Alors, Léo Ferré fût-il séduit par cette adaptation ? En tout cas, quelques années plus tard, il ne résistera pas à la tentation d'oser lui aussi une mise en musique du poème.

Erwan Le Gueut

Sources :

Bibliothèques : BNF, Bibliothèque Mahler, Bibliothèque Publique d'Information, Centre Pompidou + INA
Bibliographie : Camille Morando et Sylvie Patry, *Victor Brauner, écrits et correspondances 1938-1948*, Centre Pompidou-INHA, Paris, 2005.

Cyprien Jullian, *Apollinaire à Nîmes*, Ville de Nîmes, 1981.

¹ Simone Dubreuil, *Une étrange fille : Agnès Capri*, Radio National, mai 1942.

² Cyprien Jullian, *Apollinaire à Nîmes*, Ville de Nîmes, 1981.

25 juin 1976

Le 25 juin 1976, à Monaco, Léo Ferré donnait un concert avec l'orchestre national et les chœurs de Monte-Carlo, sur l'ancien stade Louis II. J'étais présente.

C'était un événement artistique exceptionnel et aussi, pour Léo Ferré, un rendez-vous émouvant avec son passé. On sait que, enfant, Léo Ferré dirigeait sur les remparts de Monaco « des orchestres imaginaires », c'était également un écho à la création de *La Chanson du Mal-Aimé*, spectacle présenté en 1954 à Monte-Carlo.

Le concert proposé était un prolongement des récitals donnés au Palais des Congrès à Paris. « J'ai retourné l'orchestre. Je le dirige et je chante. De face ».

Au programme, en première partie : *La Vie d'artiste*, *Préface* (début), *Coriolan* (Beethoven), *Préface* (suite et fin), *La Chanson du Mal-Aimé*, *Pauvre Rutebenf*, *Muss es sein ? Es muss sein !*. La deuxième partie incluait parmi ses œuvres le *Concerto pour la main gauche* de Ravel interprété par Dag Achatz, surnommé, affectueusement, Tagada par Léo. L'agencement de cet étonnant ensemble avait été manifestement savamment médité.

Tout était prêt.

En cette fin d'après-midi, le public s'était installé sur les gradins du stade face à la scène tendue de rideaux noirs avec, au-delà, la mer. Les chœurs et les musiciens avaient pris place.

Tous, nous retenions notre souffle comme souvent avant un concert mais ce jour-là tout particulièrement car le ciel était menaçant et, dès la veille, des précipitations avaient été annoncées.

Léo Ferré rejoignit l'orchestre.

Un instant immobile sous les applaudissements du public, il regarda les musiciens, ouvrit les bras et la musique s'élança.

Il chanta les deux premiers textes tout en dirigeant l'orchestre puis enchaîna avec *Coriolan*.

Quelques gouttes éparses tombaient. Une sorte de frémissement parcourut l'assemblée, une tension palpable reliait la scène et le public. Les regards incrédules observaient le ciel.

Les gouttes se firent plus denses. De nouveau, un flottement, un instant suspendu enveloppé de musique puis, un violoniste s'arrêta puis un deuxième, un troisième... Ils essuyaient leurs instruments et les rangeaient dans leurs étuis tandis que d'autres musiciens jouaient, les yeux rivés sur le chef d'orchestre. Malgré la pluie qui s'intensifiait, j'avais le sentiment que certains d'entre eux étaient déterminés à jouer quoi qu'il arrive, en dépit de la fragilité des instruments.

Alors, Léo abaissa les bras et la musique s'arrêta. Puis il brandit son poing fermé vers le ciel.

L'émotion était intense. Des musiciens debout serraient contre eux leurs instruments. Léo quitta la scène sous leurs applaudissements.

Sur les gradins, les parapluies s'étaient ouverts, personne ne bougeait et nombreux étaient ceux qui pleuraient. En plein désarroi, nous espérions que le concert reprendrait un peu plus tard ou bien le lendemain, avec le retour du soleil.

Mais, outre que l'orchestre n'était pas forcément disponible, un match de boxe devait avoir lieu entre Rodrigo Valdez, champion du monde, et Carlos Monzon – un combat pour le titre. Nous, c'est le ciel que nous voulions boxer.

Le lendemain soir, nous étions (quatre ou six personnes) en compagnie de Léo dans un restaurant. Quelqu'un vint lui dire : « C'est Monzon qui a gagné le match ». « Tant mieux, a répondu Léo en souriant, il paraît que c'est un gentil. »

Colette Brogniart

16 décembre 1976

NICE-MATIN — Jeudi 16 Décembre 1976

Une baguette pour Léo Ferré ce soir à l'opéra de Monte-Carlo

Il dirigera "La Chanson du mal aimé" qu'il créa en Principauté il y a 22 ans

Ce soir, salle Garnier à Monte-Carlo, Léo Ferré dirigera les chœurs et l'orchestre de l'opéra de Monte-Carlo et chantera son oratorio « La Chanson du Mal Aimé » qu'il créa en Principauté en 1954. Un retour au pays, vingt-deux ans après, et aussi la réalisation d'un vieux rêve : « A cinq ans, je dirigeais des orchestres imaginaires. Plus tard, j'ai chanté, mais j'aurais toujours au fond de moi cette envie de me trouver au milieu d'un orchestre. »

● Dans la marée des musiciens

Il faut le voir, Léo Ferré, en répétition. Front immense, le bras vit, l'œil en feu, le poitrail largement ouvert, dressé dans la marée des musiciens et des chanteurs, dégringolant les marches pour régler un détail auprès des trombones, remontant quatre à quatre pour ajuster une attaque du chœur.

« Ce que je cherche c'est rendre la musique à tous, briser les habitudes en enlevant au condon son air guindé. » Et avec une leur

maligne dans l'œil (un signe de satisfaction) : « Bernstein m'a dit que je reprenais ainsi une tradition disparue il y a deux cents ans, je ne le savais pas. »

● Tout appris par cœur

Ce soir, donc, il dirigera et chantera « La Chanson du Mal Aimé » avec à ses côtés la cantatrice Jeanine De Valeyrie. Pour mener à bien son affaire, il a tout appris par cœur. « Je ne peux pas faire autrement même pour les répétitions. »

Dans cette nouvelle aventure, que devient Léo Ferré chanteur ? Toujours là, bien sûr, mais plus que jamais au service de la musique à laquelle il veut faire venir ceux qui pensent encore qu'il s'agit là d'un domaine réservé.

Un grand projet : aller séduire et étonner les Américains. Mais pour l'immédiat, ce soir, Monte-Carlo ; demain soir, Lyon devant 4.000 personnes. Il explique cet enthousiasme : « Pour moi c'est tout neuf. »



Léo Ferré en répétition.

(Photo Strano)

Les souvenirs

1.

On raconte, ou bien l'on imagine, que cette chanson, il l'a écrite à l'époque où, son mariage d'alors tournant au carnage, le malheur l'avait chassé de chez lui et où il errait entre deux galas, célèbre comme le sont les idoles mais bien plus abandonné au fond qu'un vagabond, allant de concert en concert, selon l'idée que l'on a des vedettes et de l'existence qu'elles mènent – la « vie d'artiste » d'après le titre de l'une de ses plus anciennes chansons. Lui, Léo, comme l'appelaient des inconnus l'interpellant depuis le noir de la salle, quittant la scène sous les applaudissements après le tomber du rideau et puis faisant route jusqu'à la ville voisine où se donnerait le spectacle suivant, comme pour mieux repousser chaque soir le moment où il lui faudrait réaliser qu'il n'y avait plus pour lui nulle part de lieu où aller et aucun endroit encore pour rentrer.

*Les souvenirs de ceux qui n'ont plus de maison
Se traînent dans les bars ou sur les autoroutes
À cent-soixante à l'heure, ils se tirent et s'en vont
À cent-soixante à l'heure, tu choisis pas ta route
Tu choisis pas ta route*

C'est une chanson très peu connue, je crois. Et qui, certainement, ne mériterait pas de l'être davantage. Sans rien qui la rende digne de rivaliser avec les quelques autres sur la qualité, sur le génie, allons-y, desquelles tout le monde s'accorde – *Avec le temps, C'est extra* – ou devrait s'accorder – *Ton style, La Mémoire et la mer*. Créée, paraît-il, à l'Olympia en 1972. Enregistrée deux ans plus tard dans un album intitulé *L'Espoir*. Par antiphrase sans doute, vu la mélancolie qui s'en dégage et malgré le visage de tout petit enfant, censé signifier qu'il y aurait un lendemain, il y en a toujours un, dont le portrait photographique servait d'illustration à la pochette.

Une chanson mineure et qui, du coup, convient d'autant mieux s'il s'agit de savoir ce qu'est cet art qu'on dit mineur et en quoi consiste, raconte-t-on, la chanson.

2.

J'ai dû l'écouter à peu près à cette époque-là. Ou bien à peine un peu plus tard. Vers le milieu, la fin peut-être, des années soixante-dix puisque c'est à cet âge-là que j'écoutais des chansons, les siennes, celles de Ferré, et toutes sortes d'autres avec elles, emmagasinant des mélodies par milliers, j'exagère à peine, m'imprégnant de leurs paroles au point de les savoir par cœur sans les avoir jamais apprises et de n'en avoir depuis jamais oublié aucune, ou presque, avec un coin de mon cerveau – lequel ? – stockant alors tout, les couplets avec les refrains, le très bon avec le très mauvais, le populaire et le poétique, pêle-mêle, de telle sorte que très vite, ma mémoire saturée, il n'y a plus eu de place dans ma tête pour aucune chanson nouvelle. Et s'il m'est arrivé depuis, s'il m'arrive encore d'en découvrir une que j'aime, c'est comme si, malgré tout, arrivée trop tard, elle n'existait pas vraiment. Du moins, pas de la même manière que les autres. Entrant par une oreille et ressortant par l'autre, faute d'espace encore disponible où elle pourrait se loger entre les deux, s'évanouissant aussitôt comme un air que l'on ne retient pas.

Si bien que les seules chansons qui comptent sont, pour chacun, celles de son adolescence. Ce qui me ferait volontiers dire, si je devais prêter à mon propos une portée un peu générale, que la chanson est non pas l'enfance de l'art mais bien plutôt son adolescence.

Un art mineur, alors, oui, puisqu'il n'atteint jamais l'âge légal de sa majorité. D'où son immaturité, sa sentimentalité, parfois sa pauvreté et sa prétention, ses mines et ses poses, qui sont comme les défauts de ses qualités et qui lui confèrent l'évidence un peu pathétique et passablement puérile de la vérité, la même vérité cependant que celle qui sonne aux oreilles dans les vers que l'on lit aussi à cet âge, ceux de Baudelaire, Rimbaud ou Verlaine, que Ferré mit

autrefois en musique afin précisément que personne ne puisse plus trop dire ce qui distingue une rengaine d'un poème.

On a toujours tort de mépriser ce que l'on a aimé à quinze ans. Finalement, on n'a pas tellement changé.

Ce que l'on n'a pas compris alors, on ne le saura jamais.

3.

Je devais avoir quinze ans. Mais, cette chanson-là, pour ce qui est de l'entendre vraiment, il a fallu que passent encore vingt ans de plus et que vienne le temps dont, depuis toujours, elle me parlait. Il suffit d'avoir été seul une fois, et même à deux, ne sachant plus du tout vers où conduire ses pas et en quel endroit déposer le balluchon de son âme et celui de son corps, pour que vous reviennent à l'oreille de telles paroles avec l'air qui les porte.

*Ce matin qui s'ébat dans l'horreur de la vie
Cette ombre de la brume où se perd la mémoire
Cette conscience au bout de ce qui t'est permis
Ce désespoir enfin qui s'invente une histoire*

Tout cela, je l'ai raconté déjà, et même plusieurs fois. Mais maintenant il ne m'en reste plus qu'un air que j'entends parfois et qui, comme tous les autres, résonne du fond de mon passé, désormais d'une manière très distante, à peine audible, presque comme l'histoire lointaine et chuchotée de deux étrangers, quelques phrases fredonnées où manquent déjà plusieurs mots et qui s'effilochent. Air écouté en boucle sur un autoradio, la seule cassette demeurée dans la boîte à gants, sous l'effet du hasard ou de la providence, le ruban s'enroulant, se déroulant, d'un enregistrement médiocrement repiqué sur le vinyle grésillant d'un concert donné déjà un quart de siècle auparavant. Ayant alors tout perdu, partis sur les routes en sachant que nous ne reviendrions plus jamais chez nous, laissant le temps s'écouler pour rien, allant d'hôtel en hôtel, choisissant les plus minables pour y faire étape, ne nous arrêtant dans aucun pour plus d'une nuit, avec une vieille voiture pour dernière maison, conduisant longtemps et sans but, faisant des cercles dans le noir, le faisceau des phares poussant devant nous comme un coin de clarté qui écartait un peu l'obscurité sur des routes de campagne ou dans le désert désolé des zones commerciales.

Écoutant cet air qui disait :

*Les souvenirs de ceux qui n'ont plus de maison
Se traînent dans les bars ou dans le fond d'un lit
À cent soixante à l'heure, ils se traînent et s'en vont
S'en vont à cent soixante, à la mélancolie, à la mélancolie*

Pour tout moment de n'importe quelle vie, il se trouve ainsi une chanson qui existait depuis toujours et qui, tout à coup, vous révèle, comme si c'était pour la première fois, ce qui n'arrive alors que pour vous.

*Cette machine à écrire qui tape un manuscrit
Ce manteau qui sourit et qui me tend les bras
Cette valise où mon âme est pliée sans un pli*

Chaque vers vient vous parler de vous. Comme la sentence oubliée d'une prédiction ancienne, qui attendait depuis longtemps qu'un jour se vérifie avec elle l'oracle de votre vie.

Ce désespoir enfin qui s'invente une histoire

4.

Les chansons parlent moins des circonstances où quelqu'un les a écrites que de celles dans lesquelles quelqu'un d'autre les a entendues.

Et comme celui qui écoute est à chaque fois différent, ce dont parlent les chansons, tout en restant apparemment identique, ne cesse de changer avec lui.

Si l'on rassemblait toutes les chansons du monde, cela ferait comme un grand livre où chacun trouverait le récit de sa vie mais sous une forme telle qu'il saurait aussitôt qu'il s'agit en même temps de la vie d'un autre aussi bien. De telle sorte qu'il n'y a plus vraiment lieu de s'inquiéter d'où viennent les chansons puisqu'elles sont le bien de tous et qu'il n'est plus personne qui ne puisse les revendiquer comme si elles étaient également à lui. On ne se demande plus qui était le chanteur, quelle catastrophe indifférente l'avait lancé sur les routes, complètement perdu, égaré, avec ses souvenirs fuyant devant lui comme des fantômes. On ne soucie plus de savoir qui il a aimé, à quelle femme il a adressé cette plainte, on n'est même pas vraiment curieux d'apprendre ce qu'il est advenu d'elle et de lui ensuite. On se dit qu'il a dû la perdre quand même, qu'il n'a chanté cette chanson que parce qu'il savait qu'il l'avait déjà perdue pour de bon.

Parce que si l'on écrit toujours – une chanson, un poème, un roman – afin d'être aimé encore de quelqu'un, il est juste que l'on n'y parvienne jamais de cette manière. C'est la morale assez amère de l'art, elle veut que le charme que l'on jette ainsi n'agisse pas sur la personne à laquelle on le destinait mais qu'il opère seulement dans le vide à la façon d'un sortilège un peu vain : du vent dont les magiciens font eux-mêmes leur prison de verre, une demeure de cristal où le malheur s'exhibe, une maison dont les murs de miroir réfléchissent le visage de tous les inconnus passant dans les parages et qui, prêtant l'oreille à une mélodie de murmures, se laissent à leur tour prendre à ce piège.

*Ce papier que noircit une lettre d'amour
Ce crayon malheureux et qui a mauvaise mine
Ce miroir qui me parle et la nuit et le jour
Jusqu'à l'ultime jour, jusqu'à l'ultime nuit*

5.

Que toute chanson soit autobiographique, c'est certain. Simplement, il s'agit de l'autobiographie de celui qui l'écoute.

Si bien que chacun peut raconter sa vie en quelques chansons qui sont à lui et qui valent pourtant pour n'importe qui. Le disque tourne. Rien qu'un air de rien, le magnifique manège de tous les lieux communs, la révolution permanente des plaisirs et des pleurs. La jeunesse : *Vingt ans* (« Et en cherchant son cœur d'enfant... »), *Quartier latin* (« Ce passé qui me sonne et me guette »). L'amour : *À toi* (« Les amants accolés muets comme la cire »), *Ton style* (« ... c'est ton cul »), *Nous deux* (« Nous aurons déjà notre place dans la légende des amants... »). Toutes les colères : *Ni Dieu ni maître* (« cette parole de prophète »), *Préface* (« Les hommes qui pensent en rond ont les idées courbes »). Et puis pour finir, comme solde de tout compte : *Avec le temps* (« Le cœur quand ça bat plus... »), *À toi encore* (« Mon pauvre amour car nous pensions les mêmes choses »).

Pour quoi ? Pour rien. Ce qui reste, même après la gloire et avec le génie. Juste quelques chansons. *La Vie d'artiste* : « Plus tard sans trop savoir pourquoi, / Un étranger un maladroit, / Lisant mon nom sur une affiche, / Te parlera de mes succès, / Mais un peu triste, toi qui sais, / Tu lui diras que je m'en fiche. »

La même histoire puisqu'au fond il n'y en a jamais qu'une.

*Ils s'en vont, ils s'en vont, les souvenirs cassés
Ils s'en vont, ils s'en vont, les souvenirs... Allez
Comme des chiens perdus qu'on ne reconnaît plus
Si ce n'est à leur queue, un tremblement de larmes*

Un tremblement de larmes

Les chansons, ce sont des souvenirs. Mais ils n'appartiennent à personne. C'est pourquoi ils sont ceux de tout le monde. Errant dans le noir. Faisant entendre en lui la grande rumeur impersonnelle de ces choses que chacun se rappelle à son tour.

Des souvenirs qui détalent comme des spectres que, dans la nuit de la vie, chasse et disperse la lumière des phares.

*Dans le fond de la brume on les voit divaguer
Quelquefois, ils s'en prennent à leur ombre et demain
Des soleils amoureux leur lècheront la face et la mélancolie
La mélancolie, mélancolie.*

Philippe Forest

[Comme *C'est extra* d'Annie Ernaux publié dans notre n° 25, *Les Souvenirs* de Philippe Forest est extrait de *La NRF*, n° 601, juin 2012, *Variétés : Littérature et chanson*. *Les Souvenirs* est reproduit avec l'aimable autorisation de Philippe Forest et des éditions Gallimard qui en conservent le *copyright*.]

Entre la mer et le spectacle...

Entretien avec Christiane Courvoisier

Un Ferré de plus ! Un nouveau Ferré ? Plutôt un autre Ferré, un outre Ferré. Une chanson d'ailleurs, cernée de toutes parts de poésie et de musique, hors format, hors paysages rebattus. On y retrouve le chanteur des gouffres et des cimes, celui de la vie dure et de la vie belle, dans l'intime et l'adoré, dans la révolte et l'insubordination. Les intempéries avec le soleil. Un disque porté par une voix féminine, une de celles qui comptent dans la galerie des interprètes, Christiane Courvoisier. On l'écoute parler. On l'écoute chanter.

Les copains d'la neuille : Le titre de ton disque ne renvoie pas à un Ferré « explicite ». Pourquoi *Entre la mer et le spectacle*... ?

Christiane Courvoisier : C'est une citation extraite d'une phrase-clé, pour moi, de *Ludwig* : c'est la révélation bouleversante que fait l'enfant Léo de sa propre sensibilité à la musique, « la beauté de cet instant fabuleux de solitude exhaussée », devant le spectacle que lui offre la mer ; cette fusion de la mer, de la musique et de lui-même ... Bien sûr c'est elliptique, un raccourci de son univers, de son hypersensibilité à l'indicible, mais cela fait écho aussi à un autre texte que l'on retrouvera dans l'album : « Naître près de la mer, cela veut dire, se sentir elle, jusque dans les moindres détours de la pensée, du verbe, du muscle... », « Enfin, on est le mouvement même de la mer... ». Et puis il y a beaucoup de mer, dans cet album.

CLN : Cet autre texte qui n'est pas une chanson...

C. C. : Ce n'est pas en relisant *Benoît Misère* que je l'ai trouvé, c'est en réécoutant des interviews de Léo, en l'occurrence celle faite par Jean Chouquet et reprise par Jean-Louis Foulquier pour France Inter et que j'avais sur cassette. Ce texte résonne particulièrement en moi, qui suis née aussi près de la mer, cette mer si présente dans ma vie, dans mon écriture, et je l'ai tout de suite associé à *FLB*, comme une évidence.

CLN : Manifestement, ce n'est pas un nouveau disque d'interprète mais la proposition d'un autre Ferré. Quelle est cette différence ?

C. C. : Dans le choix des titres : il ne s'agit pas d'une nouvelle reprise de Léo Ferré dans ses chansons les plus chantées, mais d'une création autour des œuvres méconnues, voire inconnues de beaucoup. Il y a dans toutes les « périodes » d'écriture de Léo, des chansons qui sont pour moi comme un appel, une reconnaissance : un fil invisible, un fil d'émotion, les relie entre elles, quels que soient le ou les thèmes abordés. Je m'y arrête, je les écoute, les réécoute, les lis, les relis, les chante, ai envie de les chanter sur scène, de me laisser traverser par leur fulgurance et de la mettre en lumière. Ces émotions-là se retrouvent amplifiées dans ce que j'appellerai la période symphonique de Léo, les années 1970 et au-delà, quand il donne libre cours à son inspiration musicale, à ses phrases, nous offrant de purs joyaux, et d'abord *L'Espoir*, *Les Amants tristes*, *Les Étrangers*, et plus tard *La Tristesse*, *La Mort des loups*, *Je te donne*, *Requiem*, plus tard encore, *La Nostalgie*, *Les Musiciens*, *FLB*, ou ce texte magistral, ce cri, *Ludwig*, dit sur l'ouverture d'*Egmont* de Beethoven. Ce sont celles-ci que j'ai eu envie de porter en scène et de partager, grâce à l'album, avec le plus grand nombre.

CLN : La gestation a été lente : comment s'est opéré le choix des quinze titres ?

C. C. : Lente, oui, et difficile, un peu frustrante... Mon premier choix comportait soixante-cinq chansons... Il a fallu évidemment se restreindre... Alors, il y a eu des premières moutures, guidées d'abord par l'impatience, l'immédiateté des chansons que j'avais envie de chanter, des chansons fortes, violentes, comme *Marseille*, *Madame la Misère*, où émotionnellement très chargées comme *La Mort des loups*, exaltées comme *Je te donne*, plus étranges comme *La Folie*. Et puis s'est imposée la recherche du véritable sens que je voulais donner à ma proposition, sa construction, sa cohérence : le choix des chansons mais aussi leur place dans le spectacle et dans l'album, les liaisons ou non, les correspondances entre elles, ce qu'elles disent, ce que dit la musique. Et bien sûr, le fil rouge, ce qui devient une évidence, ce qui fait que je puisse me

dire, voilà, c'est ça ! Alors *Ludwig* et la mer !

CLN : Justement *Ludwig* ?

C. C. : *Ludwig*, comme je l'ai déjà évoqué, pour moi, c'est le commencement de tout pour l'enfant Léo et puis, c'est un cri sublime de force et de beauté associé à la musique de Beethoven, contre l'incompréhension et le mépris des médiocres « et tu l'avais dit, et tu l'avais crié à ce prof impotent du verbe et de la grâce », contre la suprématie et l'impunité de la bêtise sur la sensibilité, la créativité et l'intelligence. Pierre Jobin, mon ami québécois, ancien secrétaire de Félix Leclerc, m'avait donné le DVD d'une émission de télévision canadienne, interview de Léo Ferré par Jean-Pierre Ferland, entrecoupée de chansons au piano et de la retransmission d'extraits de son concert dans lequel il dirigeait l'orchestre philharmonique de Montréal : Léo y disait *Ludwig* sur l'ouverture d'*Egmont* de Beethoven... Je me suis mise à pleurer devant mon écran, subjuguée par la force et la beauté de ce texte emmêlé de musique – et quelle musique ! – par sa justesse. La mer, la mer, encore et toujours, et la musique. J'ai aussitôt appelé Christophe Brillaud et nous l'avons réécouté ensemble.

CLN : Tu connaissais *Ludwig* mais il fallait un déclic...

C. C. : Tout à fait. Je lui ai dit « Christophe, je veux démarrer le spectacle avec *Ludwig* ! C'est mon fil rouge, l'entrée dans l'univers poétique et musical de Léo, des chansons que nous avons choisies, et une affirmation aussi de ce qu'il est, j'en suis sûre ! » Christophe a bondi sur l'ordinateur pour vérifier s'il existait une version pour piano, ce qui était le cas, heureusement. C'était une gageure, un défi qui m'a passionné. *Ludwig* n'est pas un texte dit au hasard de l'interprétation sur une musique, c'est un texte poétique profondément imbriqué dans la structure musicale de l'ouverture d'une symphonie. Et moi, je voulais pouvoir le dire en scène, sans le support d'une partition papier. Alors je devais m'imprégner corporellement de tout. Dire et entendre en même temps les notes, les accents, les mélodies, et que la parole soit juste, malgré le débit rapide imposé par la musique. Cela m'a replongée au cœur de l'harmonie, de la musique, de mes études au conservatoire, il y a plus de trente-cinq ans. J'ai pris les partitions, suivi note à note la musique, puis réécrit les mots sous les portées à leur place précise. Je suis arrivée à la répétition avec un volumineux paquet de feuilles musicales annotées que je lâchais par terre au fur et à mesure de la diction, et Christophe m'a dit : « Tu ne peux pas dire avec autant de feuilles que tu n'as même pas le temps de tourner, il faut que tu te lances et que tu lâches la partition ! ». Je lui ai répondu « Oui, c'est bien ce que je veux aussi, mais quand j'aurai tout intégré, et pour cela j'ai besoin de ce découpage précis ».

CLN : L'envie de ce titre, la certitude de son rôle. La peur aussi de te lancer dans ce déferlement ?

C. C. : Bien sûr, j'avais peur de ne pas y arriver. Christophe m'a encouragé, avec sa tendresse amicale : « Mais si, tu vas y arriver, comme le reste ! ». J'ai mis deux mois et demi à l'intégrer et à pouvoir enfin le restituer en scène. Et l'enregistrement m'a permis de le revisiter encore. Il y a beaucoup de phrases-clés de l'univers de Léo dans *Ludwig*, comme celle dont j'ai déjà parlé, ou celle-ci : « L'incroyable, c'est la porte de secours que je poussais quelquefois, et personne, jamais, ne s'en est aperçu », qui renvoie aussi à quelque chose de supra-humain, une dimension autre que l'on retrouve partout dans l'œuvre de Léo, et qui ne serait accessible qu'à bien peu.

CLN : Il y a aussi trois chansons issues de la version longue de *La Mémoire et la mer* ?

C. C. : *FLB*, c'est un texte qui m'a toujours profondément marquée, comme *La Mémoire et la mer*, que je me chante souvent, comme ça, toute seule, pour le plaisir ; il y a là quelque chose de mon enfance et de cette mer qui m'imprègne et vers laquelle je reviens le plus souvent possible. Quelque chose de la vie même, de la beauté dans ses moindres détails : « Et ces maisons gantées de vent / Avec leurs fichus de tempête », le sexe, la solitude... Alors, bien sûr, *Géométriquement* (qui contient des métaphores incroyables, non dénuées d'humour) et puis *Ta source* et *Cette blessure* que j'ai associées, les correspondances, toujours. Et parce qu'on ne comprend souvent les choses qu'après coup, je me suis effectivement aperçue que beaucoup de mes choix se trouvaient dans cette version longue de *La Mémoire et la mer*. Il n'y a pas de hasard.

CLN : Comment as-tu « monté » ces quinze titres ?

C. C. : Par la recherche de la cohérence, des correspondances ; par le souci de garder à

chacun des titres son unicité, sa pertinence ; par l'envie de donner l'essentiel, en peu de temps, finalement, le temps d'une scène, d'un album.

CLN : Des chansons présentes dans le projet initial ont disparu...

C. C. : Elles n'entraient pas dans cette cohérence, soit par les dates, soit par les thèmes.

CLN : Comment t'arranges-tu de la voix de Ferré, de son débit, de son phrasé ?

C. C. : Beaucoup de chansons de Léo Ferré sont très difficiles à chanter, d'une part du fait de la grande étendue vocale de Léo, qui est bien sûr différente de celle d'une femme, d'autre part de la façon dont il place ses mots sur sa musique : Léo fait ce qu'il veut à l'intérieur de ses mesures, il module, étire ses mots, dirige son orchestre ou s'accompagne lui-même au piano en fonction de la nécessité de son interprétation. Aucune « partition Sacem » n'est entièrement exacte et ne peut être prise à la lettre (heureusement, d'ailleurs), elles ne sont que des indications. Léo interprète, j'interprète aussi. Tout est là, dans ses mots, dans sa musique ; il n'y a qu'à se laisser traverser, imprégner et à retranscrire, à restituer. Mais il y a bien sûr un travail énorme, de mise en place, de justesse, de rythme.

CLN : Musicalement ?

C. C. : J'ai cherché l'entourage musical idéal pour ce spectacle, et j'ai d'abord eu envie de continuer le travail commencé avec Michel Glasko sur *Memorias Rojas y Negras*, à l'accordéon, cet instrument harmonique, à la fois puissant et subtil, tellement ouvert à toutes les sonorités qu'il offre énormément de possibilités et de couleurs musicales pour aborder l'univers de Léo. Pour différentes raisons, et notamment les engagements de Michel au Japon, cela n'a pu se faire, et je me suis donc tournée vers Christophe Brillaud, pianiste virtuose, passionné et grand connaisseur de l'œuvre de Léo, qui m'avait accompagné une fois déjà, un 14 juillet Ferré au Trianon, pour *La Mémoire et la mer*, *La Folie*, *L'Amour fou*. Mais j'avais envie aussi de la couleur tellement émotionnelle de l'archet d'une contrebasse, très présente dans la musique de Léo, et j'ai donc demandé à Bernard Lanaspèze, du quartet de jazz d'un de mes précédents spectacles et album *Sillages*, de nous rejoindre.

CLN : Comment ont-ils travaillé ?

C. C. : Christophe Brillaud a fait un travail phénoménal, en s'immergeant totalement dans chaque orchestration de Léo, chaque intention musicale et notamment dans *La Tristesse*, *Les Étrangers*, *Ludwig*, pour en restituer au maximum des possibilités du piano, toute les richesses. Bernard Lanaspèze y fait également un travail de haute virtuosité à l'archet de sa contrebasse, où il remplace toutes les cordes de l'orchestre, mais aussi les pulsions des timbales ; il y ajoute ses accents tango, notamment pour *La Mort des loups*, et ses *pizzicati*, battement du cœur de l'orchestre.

CLN : Il « dit » quoi de Ferré, ce disque ?

C. C. : Il dit sa sensibilité, ses émotions, ses fragilités, un peu de son intime, sa clairvoyance, ses refus et sa révolte. Et j'espère qu'il donne la possibilité de découvrir encore, de pénétrer plus avant dans son univers, de goûter ses mots et sa langue, de voyager sur sa musique. Et surtout l'envie de se replonger dans son œuvre toute entière, pour l'écouter, encore et encore...

CLN : Quoi encore ? Il « dit » encore plus loin, non ?

C. C. : Bien sûr ! Toutes les chansons et textes de cet album se retrouvent dans *Métamec*, ce souffle extraordinairement puissant, cet autre *Je te donne* comme une invitation à la vie en profondeur « au fond du fond », à l'essentiel, à cette dimension supra-humaine, encore une fois. Tout y est, le dessin de Rembrandt, la dune de *Ta source*, l'érotisme et le sexe, la raison et l'incroyable, l'enfance et la création, les larmes et l'odeur intime, la folie, la mer. Peut-être, effectivement, ce que j'avais envie de faire entendre de Léo, ce qu'il laisse en moi, ce qu'il me et nous transmet. *Métamec*, une autre tentation, on pourrait rêver d'un spectacle intégral, où se diraient et se chanteraient tout au long de ce texte, toutes les correspondances, tous les échos de l'œuvre de Léo...

CLN : Avec une possibilité à dix-huit titres, quels sont les trois autres que tu aurais ajoutés ?

C. C. : Tu me replonges dans un problème que j'avais résolu. Il y en a trop que j'aimerais ajouter, mais pour rester dans la cohérence, ce serait *Des mots* (autre titre issu de *La Mémoire et*

la mer), *Love, Tu penses à quoi ?*, *Les Artistes*, peut-être...

CLN : On évoquait les différences. J'en vois une autre, très parlante, la photo de couverture de Patrick Ullmann, des photos que l'on voit peu pour les disques d'interprètes... Incontestablement, celui qui a le mieux « capturé » Ferré sur la scène, ailleurs aussi.

C. C. : Oui, les photos de Patrick Ullmann sont criantes, bouleversantes : elles vont au-delà de l'expression même du visage, du geste, pour atteindre l'être en profondeur. Regarder ses images est une plongée à l'intérieur de l'intime de Léo, de sa vérité la plus secrète. Celle-ci m'avait laissée sans voix lorsque je l'ai vue pour la première fois chez Pierre Jobin, au Québec, sur l'affiche de ce concert avec la Philharmonie de Montréal ; je l'ai revue plus tard chez Claude Braun, en Suisse sur l'affiche du concert avec l'orchestre symphonique des hautes études musicales et l'effet était le même. Tout ce que j'ai voulu dire de Léo dans cet album est contenu dans cette photo. Je ne remercierai jamais assez Patrick de me l'avoir offerte avec tant de gentillesse et d'attentions, en nous laissant, de plus, toute liberté de création pour le visuel. La générosité et la simplicité des grands !

CLN : Une dernière pour jouer à l'avocat du diable : n'est-ce pas un Ferré pour *happy few*, pour amateurs avertis ?

C. C. : Non, je ne crois pas ; c'est peut-être un répertoire un peu déroutant, mais c'est justement mon propos, donner à entendre ces grandes chansons injustement méconnues. Les interprètes sont des passeurs. Ils ont la responsabilité de leurs choix, et c'est une grande responsabilité !

[Prévu pour l'automne 2014, *Entre la mer et le spectacle...* sortira finalement au début 2015. Ci-dessous une maquette de travail de la pochette.]

Les temps difficiles 2014

Depuis 2000, Bernard Joyet est l'expert *ès-Temps difficiles*. Au Trianon avant, à L'Européen maintenant, il joue avec l'actualité sur un air de Ferré. Il en est à la quatrième variation de cette chanson d'un seul soir, d'un seul concert. Il y eut 2000 (*Les Cahiers* n° 5), 2003 (*CLN* n° 5), 2008 (*CLN* n° 14), voici la version 2014, qu'il a chantée le 30 avril lors de *Premier Mai Jours Ferré*, conservant quelques vers de 2008, toujours d'actualité.

Ton pouvoir d'achat est en rade
T'as plus un radis camarade
Pour avoir une augmentation
Vaudrait mieux que tu sois patron

Les temps sont difficiles

Tu pourrais t'envoyer en l'air
Dans la jet-set de Lagardère
Et atterrir chez Bolloré
Avec ton parachut' doré

Les temps sont difficiles

Y a des requins qui ne reculent
Devant rien et puis qui cumulent
Les mandats sans aucun scrupule
On peut être juge et crapule

Les temps sont difficiles

Être ministre et Cahuzac
À la fois la banque et l'arnaque
À la fois ânesse et bardot
À la fois frigide et barjot

Les temps sont difficiles

À Corbeil aux municipales
Entre un mirage et deux rafales
Les voix ça se compte en euros
Mais faut pas l'dire au Figaro

Les temps sont difficiles

Au Sénat c'est l'heur' des cadeaux
Pour dépanner monsieur Dassault
Un petit passe-droit voté
Un grand pas pour l'immunité

Les temps sont difficiles

Quand tu dois jouer les boute-en-train
Et qu'la jument s'appelle Boutin
Tu te dis que c'est un bon pote
Celui qu'inventa la capote

Les temps sont difficiles

Les slogans d'la manif pour tous
Dans la rue ça vous fout la frousse
Les cathos scandent du latin
Les fachos scandent du Pétain

Les temps sont difficiles

Le Tour de France est palpitant
Tu grimps les cols en sifflotant
Armstrong au conseil médical
C'est la seringue qui pédale

Les temps sont difficiles

Dans le train dans la rue à table

Tu peux pas vivr' sans deux portables
Avec le premier tu t'réponds
Tu t'appelles avec le second
Les temps sont difficiles

Goldman Sachs a ruiné la Grèce
Au monopoly du bizness
On peut te piquer ta maison
Sans passer par la cas' prison

Les temps sont difficiles

Chez nous la courbe du chômage
Semble amorcer un grand virage
Même à l'Élysée on embauche
On cherche un socialo de gauche

Les temps sont difficiles

Tout fout l'camp même la poésie
Johnny émigre en Helvétie
Halte à la fuite des cerveaux
Il nous rest'plus qu'Doc Gynéco

Les temps sont difficiles

Depardieu arrê't le picrate
La vodka fait plus démocrate
Pour jouer Cyrano à Grozny
Ou à la tsar académie

Les temps sont difficiles

On a trouvé d'l'eau dans Borloo
Du Monsanto dans mon Bordeaux
Du porno dans Télérama
Des giroлле(s) à Fukushima

Les temps sont difficiles

Et du poulet dans le poisson
Et dans l'agneau du canasson
En bours' du blé empoisonné
Et dans Mein Kampf du Dieudonné

Les temps sont difficiles

Marianne est un top-model
La République est au bordel
Pardonnez-moi si ça me plaît
D'êtr' parti un 14 juillet

Danser avec les astres
Les pigeons mat'nt à la télé
Les moutons qui vont défiler
Toi tu fais la fête à Léo

Moi j'observe de tout là-haut
L'étendue du désastre

Bernard Joyet

Ferré e gli altri

Enrico de Angelis est l'un des meilleurs connaisseurs de ce qui se chante en Italie. Il a été journaliste et critique musical du quotidien de Vérone, *L'Arena*, et a publié l'essentiel de ses articles dans un ouvrage en 2009, *Musica sulla carta, Quarant'anni di giornalismo intorno alla canzone*, Zona, 536 pages (25 €). Il y reproduisait trois articles sur Léo Ferré, comptes rendus de concerts de 1977 et 1981.

Enrico de Angelis est par ailleurs depuis le début animateur, puis directeur artistique du Club Tenco de Sanremo, et organisateur du Festival du Club, la *Rassegna della canzone d'autore*, chaque année en octobre-novembre depuis 1973. La Rassegna a primé entre autres auteurs-compositeurs-interprètes français Léo Ferré (premier Prix Tenco en 1974), à côté de Jacques Brel, Georges Brassens, Colette Magny, Charles Trenet, Serge Gainsbourg et Juliette Gréco. La presse française ne parle malheureusement jamais de cette grande manifestation.

Et puis, Enrico de Angelis publie en mai 2014 un nouveau livre, *Ferré e gli altri, La grande canzone francese e i suoi interpreti*, NDA press, 304 pages (16 €). Il a découvert en 2003 seulement, dit-il dans sa préface, qu'un festival consacré à Léo Ferré était organisé chaque année depuis 1995 à San Benedetto del Tronto ; il fait alors la connaissance de Maria Cristina Diaz Ferré, l'épouse de Léo Ferré qui finit ses jours avec elle dans le Chianti ; il rencontre aussi Giuseppe Gennari, l'organisateur du festival de San Benedetto, un enseignant de français qui enseigne notre langue à partir des chansons de Léo Ferré. De Angelis propose alors de publier tous les articles écrits à propos de ce festival par de nombreux spécialistes, mais aussi des critiques, des poètes, un peintre. Il y ajoute de nombreux textes de chansons françaises traduites en italien, de Léo Ferré et d'autres chanteurs français qui ont participé au festival. Il y ajoute quelques photos.

Le livre est divisé en cinq sections : 1) les textes de présentation annuelle du festival ; 2) tous les textes écrits sur Léo Ferré ; 3) les textes d'autres artistes français et étrangers présents au festival pour chanter des chansons de Ferré ou d'eux-mêmes ; 4) ceux des italiens présents ; et enfin, 5) les textes des chansons de Léo Ferré et d'autres chanteurs français, par ordre alphabétique de l'auteur principal. La première partie constitue une histoire de ce Festival de San Benedetto et de ses participants ; la seconde partie comporte de nombreux articles importants avec une biographie, souvent de Giuseppe Gennari, sur de nombreux artistes, Victoria Abril, Isabelle Aubret, Barbara, Jane Birkin, Georges Brassens, Jacques Brel, Jean Ferrat, Dee Dee Bridgewater, Céline et Jean-Roger Caussimon, Jean Ferrat, Serge Gainsbourg, Juliette Gréco, Paco Ibañez, Georges Moustaki, Amancio Prada, Serge Reggiani et beaucoup d'autres. La troisième partie permet de prendre connaissance des nombreux artistes italiens qui ont été « francophiles » et ont chanté Léo Ferré en particulier, de Francesco Baccini à Umberto Bindi, de Piero Ciampi à Fabrizio De André ; beaucoup y découvriront aussi quelques autres noms importants de la chanson italienne, interprètes et traducteurs, Roberto Freak Antoni, Raffaella Benetti, Massimo Bubola, Renato Dibi, Ginevra Di Marco, Paolo Fresu, Francesco Guccini, Alessio Lega, Pippo Pollina, Têtes de Bois, parmi d'autres.

Enfin, la traduction en italien de nombreuses chansons de Léo Ferré, suivie de celle de quelques chansons de Barbara, Brassens, Brel, Jean-Claude Carrière, Didier Devos, Jean Ferrat, Serge Gainsbourg, Pablo Neruda, Francis Lemarque et Jacques Prévert, complète cet imposant volume, que les lecteurs qui lisent l'italien consulteront avec plaisir et intérêt.

Jean Guichard, fondateur de l'Inis, association Italie Nord-Isère (www.italienordisere.com)

Alma Matrix

Ferré e gli altri est l'occasion de signaler la publication, en 2011, d'*Alma Matrix*, dans la traduction, et la préface, de Mauro Macario. Elle présente la version italienne puis française du texte de Ferré, enrichie de supports iconographiques dont une vingtaine de photos de Giuseppe Gilardi. En quatrième de couverture, un court texte de Gino Paoli présente la mesure, toutes les mesures de l'imaginaire ferréen : « La richesse de langage et de couleurs et la capacité d'invention extraordinaire de Léo Ferré, parviennent à faire entrer dans la dimension de la poésie et de l'imaginaire son contenu anarchique, libertaire, obscène et parfois blasphématoire, en ramenant tout à une normalité faite de rupture avec tout moralisme et avec toute convention,

arrivant à me faire penser que c'est lui la normalité et nous les prisonniers » (traduction de Jean Guichard). *Alma Matrix*, Liberodiscrivere, collection Nuda Poesia, www.liberodiscrivere.it

J'ai rencontré la poésie

J'ai rencontré la poésie, Léo Ferré vu par Roland Marx, propos recueillis par Bernard Jurth (2003), connaît une nouvelle parution. Après une première dans *Les Cahiers* n° 8, *La Mélancolie* – et un tiré-à-part en 2004 –, *Délits d'encre* n° 6 donne à lire le témoignage d'un de « ceux qui traversent la brume avec des pas d'oiseaux ». Roland Marx est passé à Ferré en 1969, lors d'un concert à Strasbourg, pour ne plus lâcher ses mots et ses musiques. Un Ferré qui lui a permis de tirer les rideaux, d'ouvrir les fenêtres et de se jeter en poésie. Il y a dans ces lignes le Ferré de Marx, le nôtre aussi, un peu seulement, tant chacun voit Ferré à sa seule porte. Il dit son essentiel, la solitude, la scène et les autres... Une histoire d'hommes, une histoire de fraternité, une longue trace mélancolique.

Dans ce *Délits d'encre*, on trouve d'autres délinquants en écriture, d'autres mots de révolte. Ceux de Gérard Lemaire, un autre fou de Ferré, ceux de Jean Jaurès dans son discours de Lyon du 25 juillet 1914, six jours avant de payer ses délits visionnaires, quelques jours avant qu'un autre crime, mondial, soit « consommé ».

Délits d'encre, Littérature, critique, archives, paraît trimestriellement aux Éditions du Petit Pavé, à découvrir sur : www.petitpave.fr

Typo pour Léo !

Il n'y a jamais très loin du trait au dessin, de la lettre au mot, de la musique à la couleur. De *La Mauvaise graine* aux *Chiendents*. Le numéro 51 de *Chiendents, Cahiers d'arts et de littératures*, l'atteste avec Jacky Liégeois à la palette. En quarante pages, en couleurs et en noir et blanc, il dessine son Ferré, précise une fraternité très ancienne (CLN numéros 8 et 25), sa *Typo pour Léo !* Dans un entretien avec Luc Vidal, il précise son propos : « Mes derniers travaux utilisent des titres de Léo pour évoquer la mémoire. La dernière expo *Léo : vingt ans* présente des portraits où je n'ai pas mis l'accent sur la ressemblance, mais j'ai utilisé des titres comme des notes pour ne pas oublier. Assemblages de couleurs et de typographies : je suis un peintre en lettre qui superpose et qui efface les mots de Léo, comme des affiches, comme des slogans, comme des bannières. Des collages comme une mémoire de l'époque, je suis un imprimeur qui peint les lettres au pinceau : Didot, Garamond, Elzevir, Égyptienne, etc. J'ai beaucoup joué, comme Léo, avec les lettres ». *Typo pour Léo !* écrit l'amour, dessine une autre solitude, imprime la passion Ferré. En toutes lettres.

Chiendents paraît aux Éditions du Petit Véhicule, 20, rue du Coudray, 44000 Nantes.

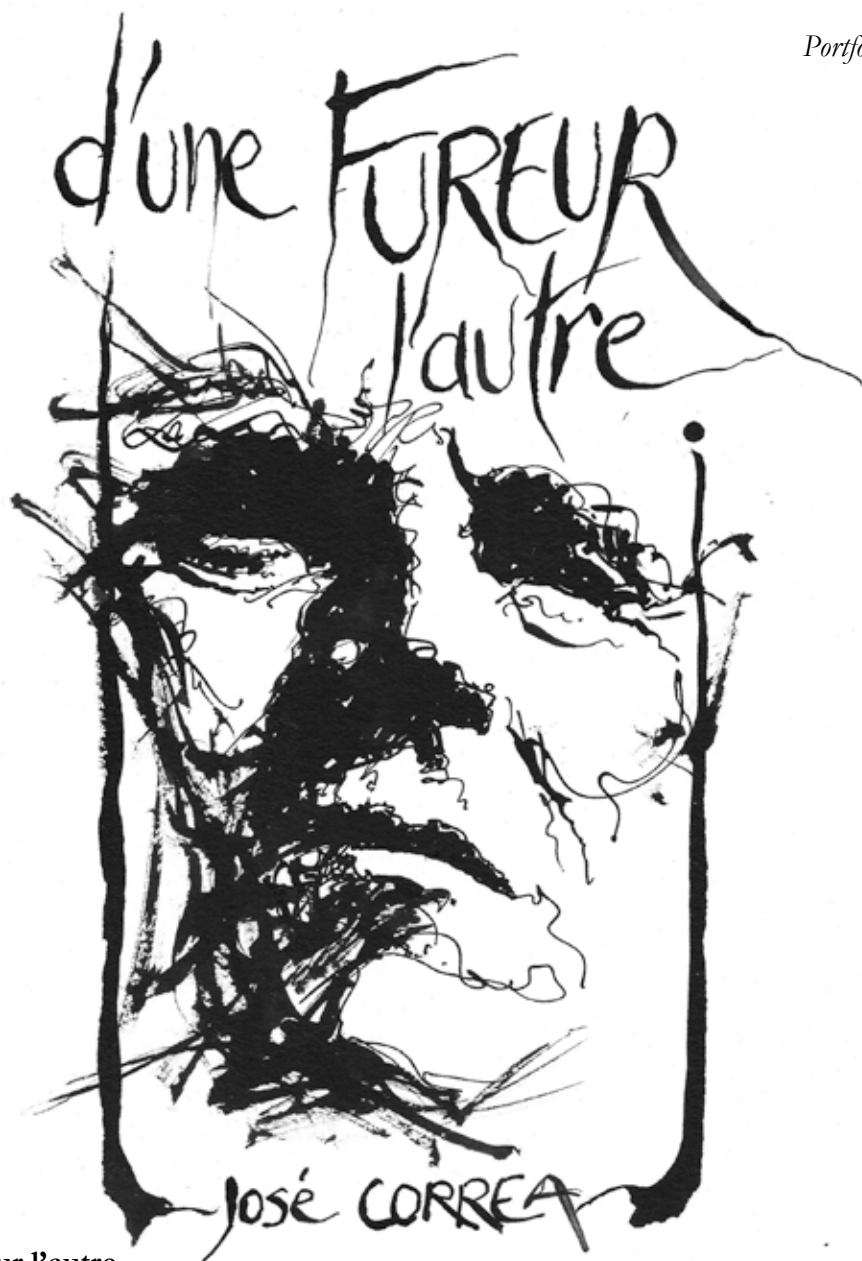
Quand Ferré sortait son Chien

Dans son article *Quand Ferré sortait son Chien – Schnock*, n° 10, printemps 2014 – Olivier Bailly retourne vers les années pop de Ferré, vers les envies Hendrix, les rêves en *white satin* ou en *Pink Floyd*, qui s'achevèrent avec McLaughlin et Zoo. Et vers quelques disques inoubliés. « La pop a pour moi un avantage énorme sur les autres formes de musique, c'est qu'elle ne vient pas de la bourgeoisie et qu'elle donne la possibilité de faire des recherches, de la musique vivante », confiait-il en 1973 à Robert Belleret. Une musique qui lui fit rencontrer « les enfants du mois de mai », une logique dans son parcours en musique. Bailly visite ainsi les « échappées contre-culturelles » de Ferré, écoute la très secrète version du *Chien* avec McLaughlin, Cobham et Vitous : « Elle dure sept minutes et vingt-six secondes, une trentaine de secondes de plus que la version définitive. Officiellement elle n'existe pas. On prétend qu'elle a disparu... Nous avons fini par la renifler. Le document – inabouti, inaccompli, certes – est loin d'être indigne. Le chant devant, Ferré aboie d'une voix blanche tandis que le *backing band* tire à hue et à dia. Plutôt cool, d'abord, puis glissant vers un jazz rock agressif, guitare en cisaille et cymbales fébriles. Chacun pour soi. Comme si les musiciens n'accompagnaient pas mais improvisaient tout seuls dans leur coin ». Une version qui, pour McLaughlin, appartient au passé et au silence. *Schnock* est édité par les éditions La Tengo, 174, rue du Temple, 75003 Paris.

Léo Ferré, Les raisins et la colère

Le documentaire, *Léo Ferré, Les raisins et la colère* de Laurence Lowenthal est le numéro trois de la deuxième série *Une maison, un artiste*, dont la première diffusion s'est faite le 19 juillet, à 20 h, sur France 5 (26 minutes).

Une maison qui vit et qui travaille, qui se souvient et qui aime, entre vignes et oliviers, entre Sienne et Florence, à Castellina in Chianti en Toscane. La maison de Léo Ferré et de sa famille dont la « visite » se fait avec la voix de Patrick Poivre d'Arvor. Mais ce n'est pas une visite. Juste une porte légèrement entr'ouverte sur quelques éléments du décor, le piano, les partitions, « la moquette ». Parce que l'œil de la caméra n'a pas à pénétrer partout. Parce que doit se montrer l'artiste plus que la maison. Un déroulé biographique, des extraits de télévision, de chansons. Quelques mots, hors les murs, de Jean Bouquin et de Louis-Jean Calvet. D'autres, *a casa*, de Marie et de Mathieu Ferré. Ce sont eux que l'on écoute, eux qui disent l'âme intime de San Donatino, toute dans le dernier propos de Marie, assise devant le buffet de la cuisine où sont rassemblées des dizaines de photographies : « Il y a toute la famille. Enfin, beaucoup. Les photos blanchissent avec le soleil. Il faudrait les changer. Mais on le fait pas ».



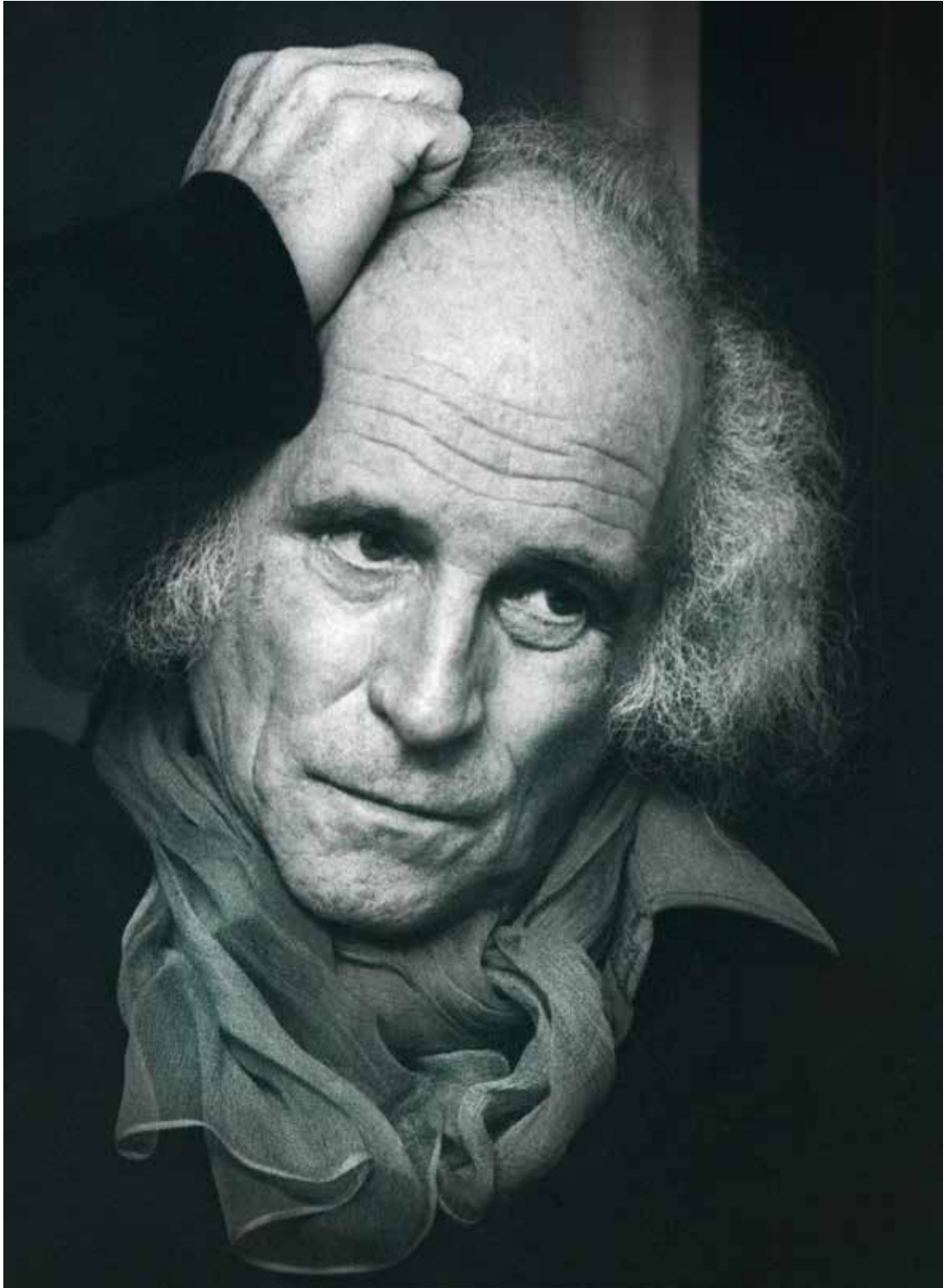
D'une fureur l'autre

Annoncé dans notre précédent numéro, le portfolio de José Correa *D'une fureur l'autre* – il n'avait pas encore de titre – vient de paraître.

Il présente les quatorze dessins prévus en « illustration » de notre numéro 26 consacré aux *Chants de la fureur*, dont dix avaient été mis en ses pages : dessins dans leur format d'origine 21 x 29,7 cm, dans un boîtier contenant également la page de titre, la préface de François André intitulée *En dire le moins possible*, le justificatif de tirage. Avec en couverture un dessin original de José Correa (voir ci-dessous). *D'une fureur l'autre* est édité à cent-cinquante exemplaires, numérotés et signés, ainsi que quelques hors-commerce.

D'une fureur l'autre est à commander à François André, 111, Clos des Libellules, 73290 La Motte Servolex, par chèque de 45 € (port compris), à l'ordre Les copains d'la neuille.

Les Copains d'la neuille



LES COPAINS D'LA NEUILLE – N° 28